

TEMPERATURE

Du 18 mai 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 18 mai — Indications pour la Louisiane — Temps — beau samedi et dimanche; vents frais de l'ouest à nord-ouest.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Fin de Siècle, J. Gentil. Pavillon à louer, histoire sentimentale. Les Boers à Ste-Hélène. Le Sacrifice. Washington et sa mère. Notre Dame de Consolation. Les Chiens Mélanés. L'Épil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs qui ont l'intention d'aller visiter l'Exposition Universelle de Paris, qu'ils peuvent faire adresser leur correspondance chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL DE PUBLI-CITE," 18, rue de la Grange-Batelière. Ces Messieurs se feront un devoir et un plaisir de remettre à leurs destinataires les lettres, journaux, etc. aussitôt après l'arrivée de chaque courrier.

LA PROCHAINE Convention Industrielle du Sud.

Nous ne connaissons rien de plus utile, de plus patriotique, de plus digne d'inspirer tous les respects, de recevoir tous les encouragements possibles, que les expositions et les conventions industrielles, dont le monde moderne a pris, depuis une cinquantaine d'années, l'excellente et noble habitude, et qui lui ont rendu de si grands services. C'est le meilleur moyen pour les nations, pour les Etats, pour les communautés, de s'entendre pour unir leurs intérêts moraux et commerciaux, pour faire prospérer leurs industries diverses, non pas seulement au point de vue étroit de telle ou telle corporation, de tel ou tel trust—ce qui est égoïste et antihumain, mais au bénéfice du gros de l'humanité, riches ou pauvres, hommes du Sud ou hommes du Nord, Européens ou Américains. C'est pourquoi nous voyons avec tant de plaisir se multiplier ces conventions, ces expositions. C'était, hier, celle de Chattanooga, à laquelle avaient apporté leur concours, tous les Etats du Sud. Nous devons mé-

me ajouter que certains riches Etats du Nord, que certaines opulentes communautés de la Nouvelle-Angleterre n'avaient pas dédaigné d'y envoyer d'assez nombreux représentants. L'an prochain, ce sera le tour de la Nouvelle-Orléans. C'est dans notre métropole que se réuniront les représentants de toutes les industries des Etats du Sud. Il faut nous montrer dignes du choix que l'on a fait de notre ville comme siège de la prochaine convention. C'est, en grande partie, aux efforts faits, à Chattanooga, par M. Léon Jastremsky, Sydney Story et Geo. Smith, que nous devons le succès que vient de remporter la Nouvelle-Orléans, malgré la concurrence que lui faisaient Louisville, Knoxville, Macon et même Philadelphie. Voilà la Nouvelle-Orléans bien avertie. C'est à elle de faire les préparatifs convenables pour recevoir d'une façon digne d'elle la prochaine convention industrielle des Etats du Sud.

C'est, en grande partie, aux efforts faits, à Chattanooga, par M. Léon Jastremsky, Sydney Story et Geo. Smith, que nous devons le succès que vient de remporter la Nouvelle-Orléans, malgré la concurrence que lui faisaient Louisville, Knoxville, Macon et même Philadelphie. Voilà la Nouvelle-Orléans bien avertie. C'est à elle de faire les préparatifs convenables pour recevoir d'une façon digne d'elle la prochaine convention industrielle des Etats du Sud.

Garden Party au XVIIIe Siècle.

Comment se passait un garden party au dix-septième siècle? Le Magasin pittoresque nous l'explique: le jeudi 20 août 1671, Mme de Sévigné réunissait dans sa résidence des bords de la Loire une illustre et nombreuse compagnie. Il y avait la Mme Fourché, Mlle de Kerbogne, Mlle de Marinai, pleines de gaieté et d'entrain, heureuses d'échapper à la rigoureuse étiquette et d'échanger pour la véritable campagne le décor somptueux, mais monotone, des jardins royaux. Il y avait aussi, parmi les invités de la marquise, l'abbé de Coulanges; mais cet homme grave jugea bientôt que sa place n'était pas au milieu de cette folle jeunesse et parmi toutes ces femmes. Il se retira pour lire à l'écart le dernier roman de Calprenède. Alors les invités de la marquise se mirent à causer librement et gaîment. On se lamenta sur la mort du duc de Guise, enlevé avant l'âge; on cita avec admiration les nobles réponses de Fouquet au cours de son interrogatoire sur la pension des gabelles; on déplora le sentiment exagéré de l'honneur professionnel, qui avait poussé Vatel au suicide. La conversation, pimpante et spirituelle, l'exemple de Mme de Sévigné était contagieuse, allait de la donation de l'abbaye de Rebas à M. de Gondom à la coiffure "hurluberlu" adoptée par Ninon de Lenclos. On citait La Rochefoucauld et Nicole. On cite aujourd'hui en pareille occasion, M. Brunetière et M. Paul Bourget. Mais, à cela près, une conversation entre Parisiennes de 1671 roulait sur des sujets fort semblables à ceux qui préoccupent les Parisiennes de 1900.

Le cas de M. Clark au Sénat.

Washington, 17 mai.—La commission sénatoriale des élections et privilèges a joint à son rapport, M. Chandler, de presser la discussion de la résolution originale relative à l'élection de M. Clark, du Montana. La beauté se rapporte au sang. Un sang pur de nous peau unie. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarota, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant les fibres poreuses et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commentez vos yeux et votre visage. Débarrassez-vous de vos boutons, de vos taches, de vos points noirs, de votre teint bilieux et malade en prenant Cascarota. —Beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10c, 25c, 50c.

LE MANIFESTE DE LA

Mission sud-africaine aux Américains.

Au moment de s'embarquer pour les Etats-Unis, la mission sud africaine a lancé la déclaration suivante: Nous avons appris que beaucoup de choses erronées ont été dites au sujet de l'objet de notre mission. Maintenant que nous sommes sur le point de traverser l'Atlantique, nous croyons que le moment de parler est arrivé. Nous allons en Amérique pour demander au gouvernement américain, au peuple des Etats-Unis leur assistance en vue de rétablir la paix dans l'Afrique du Sud. Jusqu'à l'heure actuelle, notre premier et unique appel s'est adressé aux Pays-Bas, auxquels nous sommes étroitement unis par les liens du sang. D'autre part, c'est dans les Pays-Bas qu'a été adopté le principe du maintien et du rétablissement de la paix parmi les nations au moyen de la médiation ou de l'arbitrage. Le but que nous poursuivons est d'induire les nations à appliquer les principes énoncés à la Conférence de la paix. Ayant terminé notre visite aux Pays-Bas, où nous avons été reçus avec une cordialité familière et les assurances les plus chaleureuses que nous pourrions compter sur une entière coopération et les plus grands efforts en vue du rétablissement de la paix nous nous sommes pensés que ce que nous pourrions faire de mieux était de nous diriger immédiatement vers le peuple qui, il y a un siècle, a traversé les épreuves que nous traversons aujourd'hui. Les Américains luttèrent pour la défense de leurs justes droits et pour obtenir leur liberté. Cela et cela seul est le but que nous poursuivons. Là où la calomnie et le mensonge nous ont précédés, nous allons avec l'intention de faire connaître la vérité, confident que notre appel à un peuple libre et à la grande république sœur ne sera pas fait en vain. Ce n'est pas à un parti ou à un autre que nous nous adressons. Nous allons au peuple américain, dans son vaste ensemble, qui constitue de nos jours le plus grand facteur de la paix dans le monde, et le monde n'attend que son signal pour déclarer unanimement que ce carnage sans utilité cessera et doit cesser. Nous allons demander à la nation américaine de nous aider à arrêter ce massacre cruel et sans but de ceux qui lui sont le plus proches et le plus chers, car des citoyens américains sont tombés dans nos rangs en luttant pour la liberté. Nous allons en Amérique pour demander à la nation de mettre fin à une guerre qui est en réalité une guerre fratricide, dont les résultats, quels qu'ils soient, ne seront en aucun rapport avec les sacrifices qu'ils exigent. Ces résultats peuvent être facilement atteints par une demi-douzaine d'hommes d'affaires discutant pacifiquement la matière autour d'une table, pourvu seulement que ce soient des hommes honnêtes et de bonne foi. Nous allons dire au peuple américain que nous sommes disposés à soumettre le cas à leur arbitrage, tellement nous sommes convaincus que nous ne demandons rien qu'une nation impartiale et chérissant la liberté ne pût accorder. La presse anglaise répand à foison des choses fausses, au moyen desquelles elle cherche à

jeter de la poudre aux yeux du peuple américain. Nous sommes prêts à affronter ces faussetés en demandant aux Etats-Unis de juger entre nous. Mais l'Angleterre y consentira-t-elle? Sinon, toutes ces faussetés ne tromperont pas les Américains, car ils comprendront que l'Angleterre cherche à anéantir notre indépendance, de même qu'elle a cherché, sans succès, Dieu merci, à anéantir l'indépendance américaine au siècle dernier. Ceux qui attribuent d'autres buts à notre mission, ceux qui nous accusent d'avoir provoqué cette guerre, sont les mêmes qui y ont pensé. Si, cependant, ils n'ont pas été eux-mêmes les instigateurs de la guerre, pour satisfaire leurs aspirations politiques et financières, ils ont été induits en erreur par les véritables auteurs de la guerre. Chaque jour ont paru des interviews qui nous attribuent des déclarations que nous n'avons jamais faites, des interviews qui n'ont jamais eu lieu, et dont le but était de provoquer une rectification de notre part et de nous amener à révéler l'objet de notre mission. Jusqu'ici, nous avons gardé le silence parce que c'était nécessaire. Mais, à la veille de notre départ pour l'Amérique, nous nous croyons autorisés à envoyer cette franche déclaration au peuple américain, à détruire les mensonges et à lui demander de nous prêter une oreille bienveillante lorsque nous lui exposerons loyalement notre situation.

LES FOUS D'AUTREFOIS.

Le théâtre Antoine a mis les fous à la mode, et la Revue encyclopédique nous apprend qu'au dernier siècle. On les enchaînait dans les coins les plus obscurs des prisons. Ils couchaient entre deux planches, de champ, qui enfermaient la paille. Un seul de ces lits servaient à trois et quatre malades qui s'indignaient, se battaient toute la nuit. Les furiens couchaient dans une ange de pierre, dont on renouvelait la paille tous les quinze jours. Les cellules étaient de vrais cachots, qui n'avaient souvent d'ouverture que la porte. Elles exhalèrent une odeur infecte. Comme on ne les chauffait pas, il arrivait que des malades eussent des membres gelés. Parfois, la cellule n'était qu'une cage en bois, exposée à toutes les intempéries. Les aliénés usaient les vêtements de rebut des criminels. Les furiens étaient quelquefois nus: comme ils déclaraient leurs vêtements, on ne leur en donnait pas. Le régime consistait en pain, légumes secs et fromage; mais souvent on simplifiait le menu et les aliénés recevaient pour toute nourriture un pain de trois livres tous les deux jours. Les procédés de traitement n'étaient pas moins agréables. On plaçait le malade dans un cylindre qui pivotait autour de son axe, et le malheureux tournait indéfiniment sur lui-même. Quelquefois même, pour rendre la cure plus efficace, on imprimait au système des secousses. On promenait aussi le malade dans une cangue d'osier, d'où sortaient la tête et les pieds. On le couchait dans un panier soigneusement fermé d'un couvercle. On le claquemurait dans une horloge où sa tête figurait le cadran. On le ligottait dans un bateau, auquel on imprimait un mouvement de virage, le pivot étant au centre. On l'enfermait dans une roue où il s'agitait comme un écureuil. Le bain de surprise était fort préconisé: il

consistait à jeter inopinément les malades dans la rivière. Si quelques-uns refusaient de se nourrir, on usait de la bouche de fer par laquelle leurs mâchoires étaient si bien écartées, que l'on introduisait directement les aliments dans l'œsophage. Enfin, à la fin du siècle, ce régime cessait d'être employé. En 1793, Pinel, médecin de Bicêtre, obtint difficilement de Couthon, qui voyait partout des suspects, la permission d'enlever les chaînes aux malades. Dès lors, on traita les fous comme des malades, en effet. L'antiquité les avait considérés comme des inspirés et les consultait. Le moyen âge les avait pris pour des reprovés. Tel est le train des choses et l'admirable suite des idées humaines.

Curieux incident à Paris.

Un incident assez curieux s'est produit la semaine dernière à la Comédie-Française. La petite nièce de Dauton s'est présentée au contrôle, demandant une place pour applaudir son illustre grand-oncle, que Silvain rend d'une façon si superbe et saisissante; elle a assisté ainsi à la représentation de Charlotte Corday, et le même soir, la grande-duchesse Hélène, fille de la grande-duchesse Vladimir, occupée la loge de l'administrateur général, seule place libre un mardi d'abonnement. On répète activement les Fossiles sur la scène et la répétition est même soulevée par les cris de Mlle Delvair répétant Sarah Mattison au foyer avec les autres comédiens. Des étudiants ont demandé à M. Jules Claretie de leur remonter la Vie de bohème, le buste de Marguerite étant là tout prêt, souriant, et l'administrateur général va s'empresser d'acquiescer à ce désir. La Comédie-Française donnera le 6 juin pour Corneille un à-propos de M. Omer Chevaller et pour Racine, le 21 décembre un à-propos de M. J. L. Croze.

FANTAISIE.

EN SABOTS. Le duc de Sableplein fit un soir son petit compte de caisse, et s'aperçut que des biens paternels, manoir ancestral et terres de Mauquedoc, il lui restait un bon de poste de quatre francs et deux billets de tombola. Et cependant, autour de lui, s'élevaient, comme d'insolents donjons, les hautes fortunes des parvenus, arrivés à Paris en sabots. Un tel, arrivé à Paris en sabots, avait réalisé des millions en louant chaque soir, à tous les directeurs de théâtre du monde, des appareils brevetés pour la claqué mécanique. Tel autre, venu à Paris en sabots, avait constaté les excellentes propriétés purgatives de l'eau de la Seine. Il s'était installé à Vienne, où il avait vendu cette eau de la Seine en flacons. Il la fabriquait d'ailleurs sur place, avec de l'eau du Danube, des dessous de bras en caoutchouc et de vieux microbes. Et le duc de Sableplein dont, depuis des temps reculés, les ancêtres étaient toujours arrivés à Paris dans de somptueux carrosses, le duc de Sableplein n'avait à lui que quatre francs, en bon de poste et deux billets de tombola. Alors, il résolut de s'acheter avec ses quatre francs une paire

de sabots rustiques et de sortir, lui, de Paris, en sabots. Vêtu d'un costume de voyage et chaussé de sabots en bois blanc, le duc de Sableplein est sorti de Paris par la porte de Flandre. Faute d'une publicité suffisante, cette manifestation passa, d'ailleurs, totalement inaperçue. Après avoir traversé des banlieues et des banlieues, le duc s'arrêta au bord d'une rivière, et se prit à réfléchir sur l'inanité de sa protestation, et sur l'incurable tristesse de sa position sociale. Puis il prit un de ces bains froids qui durent très longtemps, et d'où l'on sort, quand on en sort, un peu tuméfié et en assez vilain état. Le duc de Sableplein est entré dans l'au delà en sabots. Il sera le Parvenu des Félicités Éternelles, si dit vrai l'Écriture.

LA RETRAITE DE M. BALLAY.

Une nouvelle dont le bruit courait depuis plusieurs jours est aujourd'hui officielle: M. Ballay, gouverneur de la Guinée française, a demandé à se retirer définitivement de l'administration. Cette résolution sera accompagnée des regrets unanimes de tous ceux qui sont au contact des choses coloniales. M. Ballay n'était peut-être pas le meilleur des gouverneurs des colonies françaises—il ne faut décourager personne!—mais il était certainement l'un des meilleurs. Unissant au tact et au savoir de l'administrateur les qualités d'initiative et d'"allant" qui sont nécessaires à un gouverneur de possession lointaine, il a porté à un développement aussi remarquable que rapide la colonie de la Guinée française. Le long séjour que des ministres prévoyants lui ont permis de faire dans ce gouvernement a porté ses fruits: par la continuité de ses efforts il a fait de la Guinée française la rivale heureuse de la colonie voisine anglaise de Sierra-Leone. Les travaux déjà commencés ou à la veille de l'être, du chemin de fer qui réunira Konakry au Niger couronneront dignement l'œuvre qu'il avait entreprise. M. Ballay peut s'enorgueillir de la besogne qu'il a menée à bien. Les successeurs n'auront qu'à s'inspirer de son exemple pour achever de faire de la Guinée ce qu'on attend d'elle, à savoir un des entrepôts les plus importants des produits du Soudan et une colonie de grande valeur.

AMUSEMENTS.

WEST END. Nous n'avons encore à constater que des succès au West End, grâce au brio et à la correction des exécutions de l'orchestre Bellstedt et à l'attrait tout particulier des programmes qu'il sait offrir chaque soir à ses auditeurs. Il faut assister aux exercices aériens des Bickets, de Shrode et de Charles pour se faire une idée des prodiges que peuvent accomplir ces acrobates.

PARC ATHLETIQUE.

Nous avons eu, avant hier et hier soir, une excellente représentation de "Fra Diavolo." Il faut remarquer assez loin dans le passé pour trouver sur la scène américaine, une pareille interprétation. Elle fait honneur à la troupe Olympia. M. Silvain Langlois est superbe dans son rôle de bandit é-

gant, comme on n'en voit que sur les planches ou dans les romans. Quant à Miss Eleanor Jenkins, on ne peut que la féliciter des succès qu'elle a obtenus à juste titre, dans le rôle de Zerline, difficile à jouer et à chanter. "Fra Diavolo" achèvera la semaine aussi brillamment que "Boccace" l'avait commencée.

MOTS POUR RIRE.

Ménage bourgeois. MADAME.—Comment allons-nous faire? Tout notre linge était au blanchissage, et cette grève qui éclate. MONSIEUR.—Nous voilà dans de jolis draps! Balthus rendrait des points à Rapipeur sur le chapitre de l'économie. Depuis quel temps, il ne fréquente que des gens qui lui sont pour le moins indifférents. —De cette façon, a-t-il dit, je ménage mes amis, et ils me rendront plus longtemps! Éternels, les enfants terribles. On explique au jeune Toto comment les champignons poussent dans l'obscurité. Et lui d'un air capable: —Je comprends... Alors maman, qui renferme tous les soirs ses cheveux dans un tiroir... c'est pour les faire pousser pendant la nuit. En apprenant que Z... le Joyeux tapleur, venait de rendre le dernier soupir, X... sa principale victime, s'est écrié: —A qui l'avait-il emprunté? Athénée Louisianais. CONCOURS DE 1900. PROGRAMME: L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE. Les manuscrits seront reçus jusqu'au mercredi 17 juin inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Tous les manuscrits envoyés en Louisiane sont invités à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier couleur réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits aura seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Tout le personnel qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

Par Georges Maldagne.

TROISIÈME PARTIE.

IV (Suite.)

—Est-ce que cela va recommencer... est-ce que cela va recommencer?...

Mais le lendemain Frédéric arrivait. L'impulsion morale que ce retour au château, malgré le tragique événement de l'arrivée, causait chez Claude et chez sa fille, recommanda son œuvre. Elle, en s'éveillant le matin, ne pensait qu'à un jeune homme. Lui, se sentait dans l'atmosphère où il commençait à peine à rentrer. Le jeune avocat venait tout droit de Paris, où des affaires personnelles le retenaient jusque là. M. Varagniez et son fils aîné, furent seuls à aller le prendre à la gare de Béziers. Mme Varagniez et Marie-Thérèse entendirent la voiture le long de l'allée des platanes. Elles sortirent sur le perron, s'accourèrent à la rampe garnie de lierre. Deux minutes plus tard, le cocher arrêtait devant elles. On s'embrassa tendrement; la future belle-maman, l'air encore si jeune, malgré le changement, que depuis la mort de sa Benjamine on constatait en elle, aimait sincèrement ce garçon loyal, qui lui prendrait la fille qui lui restait. Comme son mari, elle sentait qu'après de lui était le bonheur pour celle-ci. Ce serait un fils de plus; il lui tardait à elle aussi, que la fiancée fixât le jour du mariage. Après avoir collationné, ainsi

que les "Parisiens" le faisaient autrefois à leur arrivée par l'express de Paris, Frédéric, la jeune fille à son bras, s'en alla vers l'ombre, sous la charnelle, par où l'on pouvait gagner le petit chemin de la prairie qui menait au bois. —Laissons-les, s'étaient dit Claude et Christiane, seuls, le plus souvent possible: il y a convaincre peut-être, que reculer encore un an cette solution désirable surtout pour elle, qu'un changement d'existence, ramènerait à sa belle santé d'autrefois, n'est pas raisonnable... Frédéric est trop honnête, pour que les longs tête-à-tête nous effrayent. Et les tête-à-tête commencèrent. Cela semblait bien bon à Marie-Thérèse, d'appuyer son bras sur le bras protecteur; elle était heureuse, à côté de celui avec qui elle suivrait la route de la vie. Lui, avait un ravissement. Ces grands yeux où ne passait plus la lueur de fièvre, cette bouche que le sang gonflait, cette matité qui redevenait chaude, du beau visage régulier. Jamais la taille, dans cette robe de voile-crème, qui donnait à toute la personne une souplesse à la fois chaste et envoi-vante, ne lui était apparu aussi gracieuse. Jamais les cheveux noirs ne lui avaient semblé si brillants,

si doux, si légèrement ondes de chaque côté du pur visage de vierge, — une vierge brune, la plus pure des vierges de Murillo. Et jamais Frédéric Silvère n'avait éprouvé pour Marie-Thérèse Varagniez, autant d'amour. Comme il le lui disait au cours de cette promenade matinale au Bois de Boulogne, il y avait environ six semaines, chaque fois qu'il la voyait, il la trouvait plus jolie. Le cœur de l'homme ardemment, sincèrement épris, bat de battements plus délicieux et plus violents, chaque fois qu'il sent battre cet autre cœur, à qui il a communiqué son sentiment. Frédéric Silvère n'avait pas encore goûté la joie de ce moment où, penchés l'un sur l'autre, ils marchaient le long de la charnelle. Il allait passer au Val-Rose un mois heureux, que compterait peut être pour le plus heureux de sa vie... Et voilà qu'en causant, un bon venu aux lèvres de Marie-Thérèse lui rappela que cette quinzaine, ce bonheur dont il croyait jouir, pourrait bien se trouver traversé de quelques ennuis. Mme Jubert et sa fille se disposaient à tenir leur promesse. Ne feraient-elles que passer, aimables météores qui ne laissent point de traces, ou cette petite folle de Marcelle apporterait-elle autour d'elle une perturbation relative.

— Ah! elles arrivent, ces dames? — Oui, elles arrivent. — Bientôt? — Dans une dizaine de jours, d'après ce que me dit mon amie. — Et vous êtes contente? — Forcément, Mme Jubert distraira maman; quant à sa fille, vous savez que j'ai pour elle une sincère affection. — Eh bien, moi qui me flattais de l'espoir qu'elles avaient renoncé à ce séjour. — Espoir vain cher ami... Je ne vois pas, du reste, en quoi il peut t'en venir ennuyer. — En ce sens, et cela suffit, que s'il leur plaît de rester plusieurs semaines, c'est fini de toute la joie que je me promettais... de ces courses deux à deux, comme celle-ci... — Pourquoi donc? Nous sommes fiancés, et ce ne sont pas ces dames, très larges d'idées et très libres d'allures, qui y trouveront à redire. — Oh! y trouvaient-elles à redire que cela m'importerait peu... Mais vous êtes absolument sûre qu'elles ne nous laisseront pas seuls... Il faudra courir ensemble, ou musiquer ensemble, ou chanter ensemble, faire les fous. — Non... Nous sommes en grand deuil, elles savent à l'avance qu'elles ne trouveront ici que du calme... et de la liberté. — Alors, elles en profiteront de leur liberté pour nous enlever la nôtre, soyez-en certaine... Je

les connais; la mère, c'est la mouche du coche; la fille... — Quoi, la fille? — Amusante, soit, très amusante... Cela dépend comment on est tourné. — Vrai, si j'avais su vous mettre en pareille humeur, j'aurais gardé la nouvelle... au moins jusqu'à demain. — Demain ou aujourd'hui, il fallait arriver à la dire. — Allons, je vous promets de vous en réserver, de m'en réserver moi-même, de ces bonnes promenades... Puis nous avons dix jours encore devant nous... peut-être quinze... Et, enfin, avec ces dames, on n'est jamais sûr... il suffit d'un incident; je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'elle va devenir amoureuse de Guy Faradet, Marcelle. — Fuissez-vous dire vrai! — Pourquoi? — Frédéric se fit cette réflexion rapide, qu'il eût été maladroit d'abord, peu délicat peut-être, de raconter à Marie-Thérèse, au moment où son amie allait séjourner chez elle, la "consultation" que celle-ci était venue prendre dans son cabinet d'avocat. Ne devrait-il pas s'arrêter avant d'avoir fini? Le baiser... Le baiser dans la nuque de son imprudente oisive... Il en voulait surtout à cette dernière pour ce baiser-là... Cette petite était fait pour ex-

aspérer l'homme le plus froid, le plus sûr de lui, fut-il profondément épris d'une autre. — Quand il y pensait, à ce geste involontaire, instinctif, il éprouvait, importante, pénible, la sensation d'ailleurs, sa bouche dans les cheveux frissonnants du cou; il avait une haine contre cette fille de dix-neuf ans, inconsciente ou perverse, l'une et l'autre sans doute, qui venait dire à un homme: enlevez-moi. Car c'était cela, qu'elle venait lui dire. Une malade, cette petite. Il lui en souhaitait du plaisir, à ce pauvre Faradet. — Pourquoi? fit-il aussi, répondant à l'interrogation de Marie-Thérèse, parce que ce sera pour sa mère une grande tranquillité... une non moins grande sécurité. — Je ne sais pas quel sous-entendu cachent vos paroles Frédéric. — Les jeunes filles comme vous, ne comprennent jamais les jeunes filles comme elle. — Ce que je comprends, c'est que vous n'avez pas bonne opinion de Marcelle... Je vous assure que c'est à tort... Une éducation impossible... mais très honnête. — Tant mieux pour son futur mari. — Vous l'auriez proposé pour femme, quand... quand j'avais la folie... de ne plus vouloir... de vous.